
Xavier Morin

La preuve du pudding

Alice prit le couteau et la fourchette,
et s'apprêtait à couper une tranche de pudding,
mais celui-ci s'écria d'un ton furieux :

— “Que fais-tu là ? Arrête ! On ne m'a pas encore présenté !”
— “Je suis désolée,” dit Alice, confuse.

“Je ne savais pas que vous étiez un pudding qui parlait.”

— “Un pudding qui parle, et qui n'aime pas qu'on le découpe sans
cérémonie !” dit-il d'un ton sec.

Alors le Maître de cérémonie déclara solennellement :

— “Alice, voici le Pudding ; Pudding, voici Alice.”

Le pudding s'inclina gracieusement, et Alice répondit d'un salut.

— “*Maintenant,*” dit le Maître, “tu peux le manger.”

L. Carroll, *De l'autre côté du miroir.*

Au long cours de la philosophie, depuis l'origine de cette discipline, deux grands courants s'opposent : l'idéalisme et le matérialisme. Le premier, toujours très fortement majoritaire, affirme que les *idées* produisent le monde réel. Le second affirme à raison le contraire : le monde réel produit dans les consciences le monde des représentations et des idées, lesquelles peuvent à leur tour agir sur le réel, mais secondairement.

Le Camarade Engels ne dit pas autre chose quand il affirme que *la preuve du pudding, c'est qu'on le mange*. Ce qu'il veut dire par là est que la pratique est première. Elle doit fournir les preuves de la théorie. Cela se trouve dans son ouvrage intitulé *Socialisme utopique et socialisme scientifique*.

Le présent ouvrage identifie ce mystérieux pudding à la *marchandise*, premier objet d'étude de Marx dans son œuvre majeure : *Das Capital*. L'intention initiale était d'écrire *Das Pudding* en prenant le capital comme premier objet d'étude. A première vue, une telle initiative peut sembler saugrenue, mais qu'est-ce que le capital si ce n'est une marchandise ?

Mais revenons au mot d'Engels. Le remplacement du terme de « pudding » par celui de « marchandise » nous invite à l'interpréter de la manière suivante : la *preuve de la marchandise*, entendue comme *théorie du capital*, c'est qu'elle trouve des consommateurs.

Faut-il en conclure que le capitalisme est un mode de production efficient ? En quoi le communisme lui serait-il supérieur ? Quelle en serait la preuve ? Telles sont quelques unes des questions auxquelles ce modeste ouvrage essaiera de répondre. Il le fera en s'informant de la fabuleuse histoire du pudding, mais aussi par la convocation des grands courants de pensée en « sciences économiques ».

Ainsi munis *des armes de la critique*, nous procéderons à *la critique des armes*. Physiocrates et libéraux n'ont qu'à bien se tenir. Nous jugerons tous ces bonimenteurs à l'aune des résultats de leur politique, c'est-à-dire de leurs *idées*.

LE PUDDING

Il y a plusieurs définitions du pudding, et même pas mal de théories à son sujet. Il s'agit de toutes les merdes que les bourgeois nous servent au quotidien. Des rations de puddings. C'est bien souvent la meilleure came de contrebande, la novlangue qui nous flingue les neurones, le venin qui circule dans nos veines, etc. Le pudding est partout. Il prolifère. Nous sommes contraints d'en faire la preuve.

Circonscrire cet objet d'étude, le pudding, relève de la gageure. Il existe en effet de nombreuses formes phénoménales de puddings : vêtements, valises, instruments de musique, etc. Si différents soient-ils, ce sont là des puddings. La raison en est qu'il en fut ainsi décidé au moment de les produire. L'essence du pudding n'est pas dans le pudding lui-même, mais seulement dans l'intention qui détermine sa production.

En ces conditions, faut-il encore parler de vêtements, de valises et d'instruments de musique ? Il n'est jamais question que de produire des puddings, sur toutes les chaînes de production. Pas une seule filière ne fait exception, même celle des tables rases. Nous vivons le

temps où toute chose prend la forme transitoire du pudding. Un tel phénomène ne tombe pas du Ciel. C'est une production historique.

Il n'y a pas de datation précise du premier pudding. Des proto-puddings ont sans doute circulé dans la nuit des temps, puis quelques puddings archaïques durant l'Antiquité et le Moyen-Age, mais cette production était marginale. C'est plus sûrement *le monde du pudding* qui nous intéresse. Nous posons qu'il émerge au tournant du XVIIe siècle, juste après la Renaissance. L'évolution des forces productives permet alors le franchissement d'un seuil quantitatif. Quand bien même le pudding n'est pas encore majoritaire, son monde est déjà là.

*

Le développement de l'industrie fut la condition de l'émergence de ce monde. La production put alors s'effectuer en séries, certaines machines offrant la prise d'élan nécessaire pour effectuer la plus haute figure de la production, le salto avant, d'où provient l'expression bien connue : *le saut périlleux du pudding*. Cette figure est par trop nébuleuse pour les non-initiés, mais trouvera ci-devant l'éclairage nécessaire. Ce qu'il faut ici retenir est que le pudding est pudding dès sa conception, mais qu'il ne l'est pleinement qu'une fois effectué ce mouvement de haute voltige.

De ce qui précède peut se déduire le caractère machinal de tous les puddings. Il convient en effet d'observer que seul un monde de machines peut produire le monde des puddings. Cependant ce rapport est éminemment dialectique : toutes les machines sont également des puddings. Il faudrait ici parler de pudding de rang supérieur tant les machines sont une condition décisive de cette production. Toujours est-il qu'elles produisent le monde des puddings, un monde où tout devient pudding, y compris les machines.

Ainsi les machines, en tant qu'agents moteurs et multiplicateurs de ce monde, sont une catégorie particulière de puddings. Il est vrai que certains puddings relèvent encore d'une production artisanale, mais ces productions sont de quantités négligeables. La simple extension de la main, par le moyen de l'outil, ne peut produire que des séries très limitées de puddings : quelques vêtements, quelques valises, deux ou trois instruments de musique, etc.

Cependant les machines, si complexes soient-elles, n'ont pas d'intentions propres : elles peuvent produire bien d'autres choses que des puddings. Elles sont donc une condition de la production de puddings, mais ce n'est pas la fin dernière de leur mécanique. Si le sabotage peut quelquefois s'avérer nécessaire, le détournement est souvent préférable : un autre monde est

possible, un monde où les machines ne produisent plus aucun pudding, mais « seulement » des vêtements, des valises, des instruments de musique, etc.

*

Les formes phénoménales de puddings ne se limitent pas aux puddings ordinaires et aux puddings de rang supérieur que sont les machines. Le pudding se présente en effet sous d'autres formes, et des plus singulières : la *terre*, la *monnaie* et la *force de travail*. Chacune de ces formes est à étudier en tant que telle, mais aussi dans ses interactions avec les autres. Nous invitons nos lecteurs à lire ou relire *Das Capital*.

La lecture de Polanyi est aussi d'un grand intérêt. Il qualifie de « fictives » ces trois formes de puddings. Dans *La grande transformation*, il propose de les exclure de la catégorie « pudding ». Nous comprenons son intention, mais posons qu'une telle décision entraînerait l'abolition immédiate de tous les puddings, sans aucune exception. Cela signale combien ces formes constituent le soubassement structurel nécessaire à la production du moindre bout de pudding.

La thèse que nous défendons est que le pudding est totalitaire ou n'est pas. A moins de l'éradiquer, il tend à proliférer. Le moindre bout de pudding en circulation est

le signal de l'emprise en cours dans les formes fondamentales que nous venons d'énumérer. C'est alors le monde du pudding qui se dresse devant nous, et qui nous conditionne. Une armée de cravates en costards bureaucrates, toujours plus hostiles, toujours plus menaçants. L'injonction est alors de sombrer *dans les eaux glacées du calcul égoïste*.

A rebours de ce type de calcul, et bien plus détendu dans ses assemblées, le monde sans pudding produira des vêtements, des valises, des instruments de musique, etc. Nous en aurons fini avec la production de puddings. Nous aurons coupé les cravates, taillé les costards, déconnecté les bureaucrates. Nous irons au musée du pudding où seront exposées quelques pièces authentiques, sous vitrines et codes-barres : une motte de terre, un billet de banque, un litre d'huile de coude.

*

Dans l'époque que nous traversons, ce musée s'est propagé à la terre entière, cet énorme pudding, sans plus laisser aucun espace de liberté. C'est en tant que pudding que la terre est devenue le substrat de tous les puddings. Et c'est ainsi que tant et tant de puddings prolifèrent, entreposés dans ce musée à ciel ouvert. Nous en sommes les visiteurs désenchantés. Nous y reproduisons les faux-semblants du doux commerce. De tels rapports

sociaux font partie du calcul, mais comment s'en rendre compte ?

La *terre* fut le premier objet d'étude des « sciences économiques » au début du XVIII^e siècle. Cela suit de peu l'avènement du monde du pudding. Les premiers économistes, bien nommés *physiocrates*, se singularisent par l'affirmation que seule la terre est productive. Leur thèse est que le produit de la terre ne résulte pas du travail, mais de la fertilité de la terre. Il est donc selon eux légitime que ce produit revienne à son propriétaire. C'est comme bienfaiteur de l'humanité qu'il verse un salaire à ses ouvriers.

C'est alors la propriété qui est questionnée, donnant cours aux controverses les plus grossières, notamment à travers la fiction du tout premier propriétaire, légitimé par son *travail* de défrichage. D'autres arguments viennent embrouiller la discussion : le Droit naturel, la Loi du plus fort, la Providence, etc. Bien des mystères entourent encore le phénomène de l'*accumulation primitive*. Toujours est-il que le droit de propriété foncière en dissimule un autre, celui de s'accaparer le produit d'un travail effectué par autrui.

Cependant le point essentiel pour notre analyse est que ce travail de défrichage est alors conçu comme une *dépense*, premier terme technique de cette « science » en

gestation. Bien souvent remplacé par le terme d'*avance*, la *dépense* est l’ancêtre du *capital* en tant qu’elle est posée comme point d’entrée de la production. Le procès de production est pensé comme subordonné à une avance initiale. Le plus stupéfiant est que ce dogme est encore en vigueur de nos jours !

*

Il est bien vrai que la terre est productive, en termes biologiques. Si elle l’était en termes économiques, nous inviterions ces chers physiocrates à rémunérer tous les vers de terre. Cependant la question fut creusée par ces philanthropes. Leur conclusion est sans appel : c’est du Ciel des *idées* que la pluie peut tomber, abreuver la terre et nourrir les hommes. Leurs thèses trouvent ainsi le fondement extérieur dont elles ont besoin, et elles le trouvent dans la métaphysique.

Quand bien même ces imposteurs sont propriétaires, cela n’influence pas leurs thèses. C’est de bonne foi qu’ils échafaudent *la Politique du Ciel*. Les lois de l’économie découlent effectivement des lois de la Nature, lesquelles sont l’expression de la Providence. Le dévoilement de la volonté de Dieu est la révélation de l’Ordre naturel et de ces impératifs. Les lois de l’économie en constituent la rigoureuse transposition. Elles sont donc irréfutables.

L’impératif en question est catégorique : c’est la croissance du *produit net*, autrement dit de la *plus-value*. Il faut bien que la richesse s’accumule dans les mains des propriétaires pour qu’elle puisse *dégoutter*, c’est-à-dire ruisseler sur les travailleurs. L’une des qualités de la richesse est sa tendance à *dégoutter*. C’est avec bonheur que nous travaillons à son abondance car elle seule répand les jouissances et la prospérité.

Les premiers principes d’une « science économique » sont donc posés : la *dépense* est l’*avance* qui permet le *travail* et la croissance du *produit net*. C’est ainsi que la *richesse* récompense les propriétaires pour leur dévouement, leur opiniâtreté à la *dépense*. De telles évidences forment un cercle vertueux, la richesse dégouttant sur les travailleurs. Cependant leurs salaires devront baisser pour augmenter le produit net. Ces roturiers finiront bien par le comprendre.

*

Ces résurgences moyenâgeuses nous rappellent que les paysans d’autrefois, aux environs de l’an mil, ne travaillaient pas, ils chantaient la gloire de Dieu. Il va de soi que ces paysans ne produisaient aucun pudding, mais juste un peu de nourriture pour leurs familles. Quand ils allaient sur le marché, ils n’y vendaient que l’excédent de leur production. Ils étaient d’un monde dans lequel

l'idée même de produire des puddings n'est pas encore tombée du Ciel. La seule *idée* qui s'y trouvait porte le nom de « Paradis ».

Le féodalisme entre en crise à partir du XIVe siècle. C'est l'époque de la peste et des révoltes paysannes. Cependant l'ouverture progressive des voies commerciales permet l'essor des banques et des activités marchandes. C'est alors l'émergence d'un groupe social attaché au commerce et à l'artisanat, au crédit et aux fonctions administratives : la *bourgeoisie*. Ce groupe ne détient pas de pouvoir politique, mais acquiert peu à peu un grand pouvoir économique.

Nous voici aux premiers temps des colonies. Le commerce est florissant. Les marchands accumulent de gros bénéfices. C'est *l'accumulation primitive*, c'est-à-dire l'esclavage et la prédation, conditions nécessaires à la croissance du *capital*. La concentration des *richesses* est l'effet de levier qui permettra d'élever très fortement le montant des *avances*. Un premier seuil quantitatif sera ainsi franchi.

Une autre forme de l'accumulation primitive s'est imposée par la loi, notamment dans l'Angleterre du XVIIIe siècle : c'est l'enclosure des terres communes. Cette technique de prédation n'est pas nouvelle, mais l'institution d'un nouveau régime politique permet de lui

donner une ampleur *sans commune mesure*. Ce moment est celui d'une accélération du capital. Il s'agit de produire pour le marché mondial. Les paysans sont expulsés par centaines de milliers. Ils vagabondent en direction des villes. Ils y constitueront la nouvelle classe révolutionnaire : le *prolétariat*.

*

Au siècle des Lumières, les physiocrates font bon ménage avec les philosophes. Les bases du libéralisme étant déjà posées en termes politiques, la doctrine se précise dans le domaine économique. Ces deux écoles sacralisent le droit de propriété, présentent le capital en tant que facteur de production et supposent un ordre naturel de l'économie. Ce sont là deux grands courants de l'idéologie bourgeoisie.

Le propriétaire est ainsi confirmé dans sa mission civilisatrice : le dégouttement des richesses. Cependant un premier point de désaccord est à signaler : les libéraux affirment que l'agriculture n'est pas seule productive, l'industrie l'est également. La productivité monte en flèche dans les premières manufactures. La conjoncture impose d'y investir du capital. Les progrès de la technique laissent augurer des taux de croissance très rémunérateurs, plus encore dans l'industrie que dans l'agriculture.

L’histoire donnera raison aux libéraux contre les physiocrates. C’est bien l’essor de l’industrie qui permettra la production en masse de puddings de toutes sortes. Les premiers signes apparaîtront en Angleterre, par exemple à Manchester. Le Camarade Engels y réalisa une enquête au début des années 1840. Son livre intitulé *La situation de la classe laborieuse en Angleterre* est un témoignage édifiant sur les conditions de vie de cette nouvelle classe.

Durant la même époque, la France accuse un certain retard, mais les premières manufactures sont déjà florissantes. Le médecin libéral Villermé y mène lui aussi le même type d’enquête. Son rapport s’intitule *Tableau de l’état physique et moral des ouvriers dans les manufactures de coton, de laine et de soie*. Ce dont il témoigne est l’extrême violence du capitalisme au XIX^e siècle.

*

En France, le courant physiocratique décline fortement dès avant la grande révolution bourgeoise. Son influence disparaît comme force active dans la pensée économique. Ce n’est plus qu’une référence historique de cette nouvelle « science ». La doctrine libérale devient hégémonique. C’est alors le passage d’un ordre transcendant, pensé comme l’expression de Dieu, à un

ordre immanent, fondé sur les individus. Les références théologiques disparaissent peu à peu. Le fondement de l'économie se veut plus rationnel.

Si l'ordre naturel des physiocrates nous tombe du Ciel, celui des libéraux nous réunit sur le *marché*. Nous y découvrons quelques *lois de l'économie* supposées rationnelles et universelles : l'*offre*, la *demande*, la *concurrence*. La thèse est que les comportements économiques individuels forment une harmonie spontanée. Chacun poursuit son intérêt particulier et l'ordre naturel se réalise. Une main invisible opère ce miracle. Serait-ce encore la main de Dieu ?

La métaphore est de la main de Smith. C'est dans *La richesse des nations* qu'il postule l'existence de ce principe inaccessible à la perception. Nous sommes ici tentés de rapprocher cette *main de la chose en soi*, le fameux *noumène* de la philosophie kantienne. Pour l'un comme pour l'autre, le réel porte en lui une part de mystère, ce qui pose une limite radicale à la connaissance rationnelle : quand bien même la démonstration est impraticable, nous sommes priés de croire qu'il s'opère une régulation naturelle du marché.

Bien des calculs sont nécessaires pour réguler tant d'intérêts particuliers. Nous supposons que Smith les effectuent de sa main ferme, une main que nous jugeons

inéquitable. Les parts qu'elle distribue sont en effet très inégales. De fait, les thèses de Smith contiennent une hiérarchie sociale. Le marché est malthusien. L'enjeu de la régulation est de préserver la liberté de ce marché, non d'effectuer l'heureux partage de ses puddings.

*

La main de Smith est la contradiction fondamentale de sa doctrine. Elle prétend opérer une régulation naturelle du marché alors que celui-ci n'a vraiment rien de naturel, c'est au contraire une production sociale historique. La régulation requiert en effet un cadre juridique régulé par l'État, ce à quoi les libéraux travaillent très activement. Leur mot d'ordre du « laisser faire » est une imposture.

Nous sommes là au cœur même de l'idéalisme. La politique du « laisser faire » se rapporte à l'idéal d'un système économique parfait, fondé sur la « liberté », supposé advenir en tant que finalité de l'histoire. C'est ainsi que les libéraux prétendent nous imposer cette politique dès à présent. Leur « laisser faire » consiste à s'infiltrer en bandes organisées dans les couloirs feutrés des lieux de pouvoir. C'est dans ces tours d'ivoire qu'ils posent progressivement les bases de leur système. Tout un arsenal juridique se déploie dans un monde qui ne veut pas se laisser faire.

Le « laisser faire » est l'expression de la « liberté » telle que les libéraux la définissent. Il s'agit de fonder les rapports sociaux sur des contrats de commerce. Cela permet de cacher toutes les asymétries économiques, toujours au nom de la liberté, celles des agents qui négocient comme bon leur semble. C'est un monde dans lequel ces agents sont égaux en droit : les uns vendent leur force de travail, les autres l'achètent au prix du marché. Ce sont là des échanges de bon procédés. Des échanges de puddings.

L'asymétrie que nous évoquons est un fait empirique irréfutable. La concurrence économique porte en elle une tendance irrésistible au monopole : les grandes entreprises écrasent les plus petites. Elles disposent de nombreux procédés pour supprimer toute concurrence : la corruption active, l'influence politique, le dépôt de brevets, la fusion-acquisition, etc. C'est alors que l'État libéral doit intervenir. Les lois antitrust en sont le meilleur exemple.

*

La concurrence est d'une telle importance pour l'État libéral que sa première mission, si ce n'est la seule, est d'encadrer le marché. Il garantit la liberté individuelle, protège le respect des contrats, sanctionne les monopoles. Il ne fait par là qu'obéir aux *lois fondamentales*

de l'économie, affichant ainsi une neutralité de façade. La réalité d'une telle politique est le maintien *en l'état* des hiérarchies sociales. L'égalité en droit n'est qu'une pure abstraction.

L'individu libéral n'est lui-même qu'une abstraction. Tous nos avis de recherche sont restés sans réponse. Il n'existe pas. Cependant la doxa nous en dresse le portrait : c'est un être universel, sans classe, sans histoire, sans identité culturelle. Il est maître de lui-même, exclusivement déterminé par ses *intérêts* propres, incessamment calculateur des coûts et bénéfices de ses actions. Il n'a pas de rapports sociaux, si ce n'est sous la forme de l'échange monétaire.

La doctrine libérale ira plus loin encore dans l'abstraction. Le courant *néoclassique* opère la mutation de l'individu en pure fiction mathématique. Il n'est plus qu'une donnée statistique dans un monde ordonné par des équations. La « science économique » se veut toujours plus scientifique, à l'égal des sciences physiques. Elle se refuse à la catégorie des sciences sociales. Elle évacue l'histoire, ses régimes politiques et ses champs de bataille. Il n'y a plus que du calcul.

La surenchère dans l'abstraction est la relégation de l'individu en tant que *producteur*. L'individu néoclassique, pure entité algorithmique, est d'abord et avant

tout *consommateur*. Cela renverse la politique de l'offre en politique de la demande. Nous y percevons une contradiction dans la théorie, notamment sur la notion de *valeur*. La rupture est *consommée* avec les fondateurs, non seulement avec Smith, mais surtout vis-à-vis de Ricardo, nous y reviendrons.

*

Mais revenons à notre objet d'étude, le fabuleux pudding du Camarade Engels. Nous l'avons observé dans sa forme ordinaire : vêtements, valises, instruments de musique, etc. Nous avons montré que sa prolifération dépend de son développement dans sa forme de rang supérieur : les machines. Nous l'avons aussi présenté dans l'une de ses formes singulières : la terre. Nous pouvons donc passer à la *monnaie*, autre forme singulière de pudding.

Dans son expérience quotidienne, l'individu libéral utilise la monnaie comme instrument d'échange pour sa consommation de puddings. C'est ainsi que les puddings accomplissent leur saut périlleux. Dans ce cas de *figure*, nous ne parlerons pas de *capital* car de telles *dépenses* s'effectuent en pures pertes. Seul un usage visant une *plus-value* nous permettrait de le qualifier ainsi. Notre objet d'étude n'est donc pas *la monnaie*, mais l'usage particulier qui la désigne comme *capital*.

Du point de vue des libéraux, le capital est une *substance*. Il peut prendre deux formes, celle d'un bien quelconque et celle de la monnaie. Nous verrons que l'apport de Marx est de le définir en tant que *relation* : le capital est un *rapport social de production*. Il faut croire que ce rapport est dissimulé par toutes ces substances, ou bien qu'il est jugé des plus satisfaisants. Toujours est-il que les libéraux trouvent légitime l'existence de ce qu'ils nomment *surplus, profit ou part du produit qui excède les salaires*.

Le capital atteint sa toute-puissance à l'état liquide, ou *jus de puddings*. C'est depuis le Ciel des idées qu'il dégoutte sur la terre. Il concurrence l'État par son ascension vers l'*idée absolue*. Il faut dire qu'il contient la totalité des puddings : passés, présents, futurs. C'est lui qui en permet la production. C'est encore lui qui peut en faire la preuve. Son pouvoir est si grand qu'il se prouve lui-même en se remboursant avec *intérêt*. Il s'agit donc bien d'un pudding.

*

Dans le système de concurrence, le capital est à la fois l'alpha et l'oméga de la production. Lui seul permet de financer la construction d'une manufacture et l'achat des moyens de production, notamment les machines. Il est donc logique que lui seul soit l'enjeu de ce procès.

Peu importe qu'il s'agisse de tel ou tel pudding, pour tel ou tel marché, l'essentiel est d'augmenter le capital. Seule son augmentation permettra de financer un nouveau cycle de production.

Le capital peut donc s'accumuler à chaque cycle de production. Le *surplus* s'ajoute aux *surplus* qui l'ont précédé pour constituer une force de frappe toujours plus grande. L'enjeu est d'augmenter la productivité pour écraser la concurrence. De nouvelles machines se présentent alors sur le champ de bataille. Le terme de « concurrence » est un euphémisme. Nous emploierons celui de « guerre économique ».

L'autre moyen de constituer un capital est de contracter une *dette*. De nombreuses officines ont vocation à prendre ainsi le pouvoir sur la production. Les banques commerciales s'y emploient par création monétaire. Les fonds d'investissement cherchent à réinjecter le jus de pudding qu'ils ont sucé précédemment. Dans un cas comme dans l'autre, le capital opère par anticipation. De toute évidence, le monde du pudding est sa chose, mais pour combien de temps ? Le futur qu'il épouse est de plus en plus proche.

Le Ciel des idées se situe en effet dans le futur. C'est là que le capital atteint sa forme pure, sans plus aucun rapport avec la production réelle. Il précède ainsi son

objet sous différentes formes : actions, obligations, créances, etc. Ce viatique lui permet de circuler dans les bulles financières. Il s'y redéploie tel Münchhausen dans les sables mouvants : il attrape ses lacets, s'appuie sur le vide et prend son envol.

*

L'une des contradictions fondamentales du mode de production capitaliste concerne sa dépendance à une croissance potentiellement illimitée. Cette logique peut se modéliser comme une fonction exponentielle, aussi faut-il lui opposer une représentation plus réaliste : une courbe gaussienne. Le capital est non seulement assujetti à ses propres limites, mais plus encore à des contraintes écologiques. De nombreuses études nous invitent à penser que le point d'inflexion est déjà passé, ce qui laisse supposer que le point culminant se rapproche.

La prétention à faire science se résorbe en croyance religieuse. L'idée d'une croissance éternelle dépasse très largement le champ de l'économie. Nous y percevons la structure d'une croyance dont le fondement est le refus de la finitude. Il s'agit toujours de produire davantage, mais plus encore de se libérer des contingences. Un bon moyen d'y parvenir est l'accélération par accumulations successives, jusqu'à franchir le mur du temps, à destination du futur.

Le capital, c'est déjà demain : c'est en s'accumulant qu'il accélère : c'est en accélérant qu'il s'accumule. Il se relance par rotations autour de lui-même. Les boucles de rétroaction lui donnent toujours un temps d'avance sur le réel. Il se shoote au jus de pudding. Le précieux liquide alimente ses turbines. La vitesse augmente. Les chiffres défilent. Il ne voit pas que sa trajectoire est suicidaire.

De l'autre côté du miroir, la vitesse est négative. Les costards bureaucrates sont tombés du Ciel. Certains se sont pendus à leurs cravates. Les derniers puddings ont reçu les honneurs de la Bourse. Il s'agissait d'en faire la preuve une dernière fois. Ces Messieurs les convives en ont chié des tonnes dans les tiroirs-caisses. Ils ont vidé leurs culs dans les coffres-forts. Leurs diarrhées verbales tenaient lieu de discours.

*

Venons-en maintenant au pudding le plus singulier : la *force de travail*. Nous suivons ici la distinction de Marx entre le *travail* et la *force de travail* car elle est décisive dans son explication de la *plus-value*. Cependant l'affirmation du travail comme facteur de production est une contribution des libéraux. Ricardo va plus loin que Smith en posant clairement le travail comme seul facteur de production.

Du point de vue de Ricardo, ni la terre ni le capital ne sont facteurs de production. La *terre* génère une rente foncière qui se déduit de la valeur créée par le travail. Quant au *capital*, il n'est que du travail passé. Son analyse de la valeur est donc exclusivement tournée vers l'*offre*. Cela signifie que la *valeur* provient du travail, et seulement du travail. Cette affirmation est une grande avancée de l'économie politique. Nous la jugeons insuffisante, mais considérons que Ricardo pose les bases nécessaires au développement de la critique.

Chez Ricardo, il n'y a pas de rapport social d'exploitation. Il ne distingue pas le *travail* de la *force de travail*, ce qui requiert effectivement une clarification : le travail est l'acte productif lui-même tandis que la force de travail est la capacité à travailler. Le travail effectué par le salarié crée une valeur supérieure à celle de la force de travail achetée par le capitaliste. C'est précisément cet écart qui constitue ce que Ricardo ne pouvait pas voir sans effectuer cette distinction : la *plus-value*. Ce qu'il nomme *profit* revient naturellement au capital, sans aucune explication.

L'appartenance de classe explique certainement une telle cécité. Si le travail est considéré comme seul facteur de production, l'origine du *profit* ne peut pas faire mystère bien longtemps. Il nous faut supposer que cette *chose en soi* demeure impénétrable. Il est vrai que

l'exploitation est bien dissimulée à l'intérieur de chaque pudding. Elle occupe les profondeurs de l'inconscient. Rien ne paraît en surface.

*

La preuve de la plus-value est l'oeuvre de Marx. Ce concept est la révélation de ce qui sous-tend la guerre économique : la *lutte des classes*. Le rapport d'exploitation apparaît enfin au grand jour. La classe des capitalistes, propriétaires des moyens de production, exploite la classe des prolétaires, propriétaires de leur force de travail. La plus-value se répartit entre l'investissement et la dépense ostentatoire : palaces de rêves, gribouillis de Picasso, rivières de diamants, etc.

Au contraire des libéraux, Marx est muni d'un passeport dialectique. La plus-value est en effet la grande contradiction du mode de production capitaliste. Le récit libéral est ainsi frappé de nullité. L'égalité en droit est une imposture. Le rapport est inégal entre les contractants. Si la classe parasitaire aliène la classe des travailleurs, c'est pour mieux l'exploiter. La lutte des classes est le moteur de l'histoire.

Ce que nous dit cette découverte de la *plus-value*, c'est que la force de travail est le pudding de tous les puddings. Elle seule permet la production des puddings

de toutes sortes. Rien ne serait pudding sans la survaleur qu'elle produit. Cela vient confirmer notre analyse concernant la proposition de Polanyi. La suppression de la plus-value issue du travail entraînerait la suppression de tous les puddings.

Cela étant posé, nous affirmons que le capital n'est d'aucune utilité, bien au contraire. Il ne produit rien, si ce n'est de l'endettement. Seul le travail est nécessaire pour produire des vêtements, des valises, des instruments de musique, etc. Il en va de même pour ce qui concerne les moyens de production : seul le travail permet de les produire. Il s'agit donc de supprimer le capital, et non de le taxer. La production n'a pas besoin de financement.

*

Le Capital, tome 1, est publié en 1867. Les libéraux ne restent pas sans réaction. Leurs thèses économiques évoluent très fortement avec l'apparition des néo-classiques dans les années 1870 : Walras, Jevons, Menger. L'enjeu est très clairement de neutraliser la critique du capitalisme. Nous l'interprétons comme un refoulement de cette critique. Les thèses alors développées opèrent le déni de tout rapport d'exploitation. Les travailleurs disparaissent. Il n'y a plus que des consommateurs.

Le champ de bataille sera celui des *théories de la valeur*. Les néo-classiques occultent le travail et fondent la valeur sur l'*utilité marginale*, c'est-à-dire l'*utilité supplémentaire qu'un individu retire de la consommation d'une unité supplémentaire de tel ou tel pudding considéré*. Cette orientation les engage contre Marx, mais aussi contre Ricardo. Ils analysent nos comportements afin de modéliser le marché. C'est une avalanche d'équations et de graphiques dont le principal enjeu est l'hégémonie « scientifique » dans ce champ de recherche.

Si Marx a dû se concentrer sur le *travail* en tant que fondement de la *valeur*, c'est que la plus-value restait à démontrer. Il nous faut cependant signaler qu'il a aussi porté son attention sur la circulation de tous ces puddings. Ce qui apparaît en surface est en effet le doux commerce, sa duplicité, ses vitrines obscènes, son pouvoir hypnotique. Ce monde-là est un écran, aux deux sens de ce terme. Il montre et dissimule. C'est un spectacle de recouvrement. C'est là que chaque pudding attend son heure de gloire.

Ce champ spectaculaire où s'exhibent les puddings est quasiment le seul objet d'étude des néo-classiques. Ils ramènent la production à une affaire d'allocation, faisant de la distribution des puddings, sinon leur seul objet, du moins le point central de leur modèle éco-

nomique. Leurs travaux se concentrent sur le fonctionnement des marchés : son équilibre général, son processus de formation des prix, ses courbes d'utilité marginale, etc. Le travail n'est qu'un pudding parmi d'autres. Il s'achète sur un marché.

*

Malgré des crises économiques majeures et deux guerres mondiales, le libéralisme n'a jamais cessé de se reproduire. Le new deal keynésien a contrarié ses plans, mais sans rien modifier aux fondements de sa doctrine : propriété privée, concurrence, liberté du marché. Son hégémonie s'est même renforcée, notamment à travers les courants dont Friedman et Hayek incarnent les versions les plus radicales. De Londres à Santiago, le concept a généré ses formes phénoménales. Quand bien même les forces brutes se sont avérées nécessaires, c'est au nom de la liberté que la doctrine s'est imposée.

Durant le XXe siècle, les crises sont d'une intensité croissante, mais Keynes est au chevet du capital. Au contraire des libéraux, il préconise l'intervention de l'État pour soutenir la *demande*. Il propose de mettre en œuvre cette politique par une relance monétaire de très grande ampleur. Ce sera le new deal, un mode de production sous perfusion, enlisé dans le *crédit*. La grande illusion d'après-guerre.

Qu'ils soient libéraux ou sociaux-démocrates, tous ces boutiquiers sont d'accord pour augmenter la production de puddings. Ils ne prennent jamais en compte l'aliénation des travailleurs. Le lien de subordination est naturalisé. Ils n'imaginent pas que nous pourrions décider par nous-mêmes, *exproprier les expropriateurs* et supprimer la plus-value. C'est précisément ce que nous allons faire, inévitablement. Non seulement résister, mais désobéir.

Nous allons déborder tous les syndicats et tous les partis. Nous le ferons pour renverser la grève, c'est-à-dire pour prendre en main la production. Nous commencerons par *remercier* les actionnaires, sans oublier leur bas-clergé, ce cortège de lèche-bottes dont l'art de ramper ne nous amuse plus. Alors le premier point de l'ordre du jour sera l'apprentissage de la démocratie : nous réviserons la division du travail, et nous le ferons de fonds en combles.

*

L'histoire du travail est l'histoire d'une lutte pour sa reconnaissance comme activité structurante de la vie sociale. Nous en trouvons les traces lointaines dans la cité d'Athènes. Dans cette société, le citoyen libre est celui qui ne travaille pas de ses mains. Le travail est jugé indigne. Seuls ceux qui ne travaillent pas peuvent

accéder à la citoyenneté. C'est une société de classes fondée sur la séparation entre ceux qui décident et ceux qui exécutent.

Cependant l'exécution peut se retourner : quelques têtes peuvent tomber : du Ciel des *idées* à l'expérience concrète : au fond d'un panier. Nous avons pour nous le sens aigu de la pratique, d'où proviennent les *idées* les plus conséquentes. Si certaines ont le tranchant de l'analyse radicale, c'est que nous voulons soigner le mal à sa racine. Ainsi munis *des armes de la critique*, nous affûtons nos guillotines.

LA PREUVE

Maintenant que le pudding n'a plus de secret pour nous, il est temps d'en étudier la preuve. Le pudding doit en effet trouver preneur sur le marché, c'est-à-dire effectuer son mouvement de haute voltige : le *saut périlleux du pudding*. Cette expression de Marx est révélatrice du rapport de forces qui s'organise sur le marché capitaliste. Il s'agit là d'un ring où chaque pudding se trouve en concurrence avec les autres. La preuve du pudding est donc une épreuve

Quand il s'offre à la *demande*, le pudding affiche un *prix*. N'est-ce là qu'une prétention à valoir quelque chose ? Nous posons que son prix devrait normalement correspondre à sa valeur, c'est-à-dire au travail qu'il contient. Cependant chaque pudding dissimule tout ce travail, de même que son prix oblitère sa valeur. C'est précisément cette opacité qui donne libre cours aux théories néo-classiques de la valeur.

Ce que nous observons à la surface des choses est en effet la *variation des prix*, ce phénomène étant considéré comme naturel par ses théoriciens. Il y aurait quelque loi de la valeur fondée sur la science. La doctrine libérale

en aurait déchiffré les principes, notamment le développement de la production de puddings par génération spontanée, sans que le travail soit nécessaire. Le monde est ainsi fait que ces grandes *idées* travaillent à notre place. Elles produisent et reproduisent notre existence matérielle.

A rebours de cette doctrine, notre position est sans prétention scientifique. C'est une position politique de refus, mais aussi d'affirmation : le refus de l'aliénation des travailleurs, mais plus encore l'affirmation que leur travail est la seule source de production de valeur. Cela signifie que la variation des prix ne doit pouvoir provenir que d'une évolution du procès de production. Ainsi le prix ne serait plus que l'indicateur d'une quantité de travail plus ou moins grande.

*

Nous tenons de Marx *la théorie du fétichisme du pudding*. Il s'agit d'observer le mouvement du pudding au-delà de son procès de production, quand il arrive sur le marché. Tous les puddings semblent en effet tomber du Ciel. Ils apparaissent soudain dans les vitrines, au beau milieu d'autres puddings. La théorie du fétichisme est la révélation de cette illusion : la réduction de nos rapports sociaux, notamment de production, à des rapports entre puddings.

Cette illusion est opérée par le *marché*, cet écran spectaculaire dont l'effet d'hypnose se répand dans l'espace social. C'est là que s'organisent des concours de beauté confinant à l'obscène. Les puddings y présentent leurs plus beaux atours en vue d'effectuer leurs sauts périlleux. Ils ont chacun leurs signes de reconnaissance. Les prix qu'ils affichent nous font croire qu'ils ont de la valeur en eux-mêmes, comme s'ils résultaient d'une production surnaturelle.

Le plus fascinant est que chaque pudding semble autonome, comme doté d'une vie propre, d'une personnalité, voire d'un étrange pouvoir qui n'appartient qu'à lui. Nous sommes pourtant les seuls opérateurs de ces objets. Certains procès de production sont tenus secrets, mais nous savons fort bien que chaque objet résulte du travail. Aucun d'entre eux ne trouve son origine en dehors de nous-mêmes. Ils représentent notre aptitude à inventer ce monde qui est le nôtre. Ils portent en eux les connaissances que nous avons accumulées depuis des millénaires.

A bien y *réfléchir*, le fétichisme est en nous, dans nos yeux éblouis. C'est une déficience de la perception. Le pudding génère un effet de surface aveuglant. Une illusion d'optique. Sa promesse de jouissance est un doux miroir qui nous illumine. Il n'y a plus de profondeur de champ, mais la fine couche des apparences.

Ce que nous promet le pudding est le transfert symbolique de ses qualités singulières, à commencer par le prestige de sa possession. L'objet en lui-même n'est que le support de cette médiation.

*

C'est tout le temps le jour du pudding, le mois du pudding, la saison du pudding. Quand bien même la plupart sont dûment frelatés, pour ne pas dire toxiques, ces puddings atterrissent dans nos suçotières. Le constat est sans appel : nos gueules sont grandes ouvertes, d'une avidité qui semble insatiable. Le capital instaure une anthropologie des plus avilissantes. Nous sommes conviés à la concupiscence, chacun suivant son filet de bave dans les galeries marchandes.

La pratique du lèche-vitrine permet de fluidifier la rotation du capital. Alors seulement le jus de pudding afflue dans les commerces, les terminaux de paiement, les centres de profit. Nos vies s'écoulent ainsi dans quelque temple du pudding. Nous y suivons diligemment les injonctions publicitaires, de puddings en puddings, jusqu'au sourire du tiroir-caisse. Le bilan des courses apparaît plus nettement à la saison des soldes : *tout doit disparaître*. Nous sommes bien d'accord, puisque tout est pudding. Nous chanterons La Carmagnole en épuisant les stocks.

La circulation du pudding est plus encore fluidifiée par son *discours*. Chaque pudding est en effet porteur d'un système de *signes*. Il semble nous parler, nous révéler ce qui nous distingue. C'est un supplément d'âme tout à fait illusoire. Un jeu de séduction, de suggestion libidinale. Nous en avons une perception à peine consciente, mais soyons-en certains : cette petite voix qui nous séduit, c'est bien la voix du capital.

La production de puddings a intégré la production de leur pouvoir de séduction. Le commerce y participe en tant que metteur en scène. Il nous fait miroiter de nouvelles apparences. Le simulacre est le fond de commerce de la consommation. La circulation des puddings est devenue l'espace d'un consensus social et culturel. Il n'y a plus de contradiction, mais l'harmonie des rôles sociaux. Nous vivons *les jours heureux*. La lutte des classes est une vieille lune.

*

Le saut du pudding nous ravit : c'est à ce moment précis que sa valeur d'emprunt nous est transmise. Il semble bien que sa possession nous valorise, mais ce n'est là qu'un lot de consolation : chaque pudding arraché au marché est censé compenser notre exploitation en tant que producteurs. De là provient le spleen de la consommation : séparés de nous-mêmes,

nous ne pouvons pas combler ce manque. L'abondance de puddings n'y change pas grand-chose. Nos achats sont compulsifs. La petite extase ne dure pas longtemps. Rien ne peut nous satisfaire.

De fait, chaque pudding porte en lui son insuffisance. La raison en est que sa valeur est l'objet d'un trafic dont nous sommes les victimes supposées consentantes. Tous ces puddings sont l'expression phénoménale d'un refoulement de nos rapports de production. Nous sommes célébrés comme consommateurs, mais toujours méprisés en tant que producteurs. Nous sommes devant cette face aveugle de nous-mêmes. Ce dédoublement nous rend schizophrènes.

Tous nos actes d'achat sont une validation du mode de production qui nous oppresse. C'est en payant que nous ratifions ce rapport social. Notre soumission au travail est ainsi renforcée, et même relancée vers un nouveau cycle d'exploitation. Tout le jus de pudding que nous dépensons permet l'augmentation du capital investi par nos exploiteurs, et donc l'augmentation de leur emprise : le précieux liquide financera de nouvelles machines.

Tels des somnambules dans un cercle vicieux, nous déambulons dans ce monde. Les acrobaties de tous ces puddings nous donnent le vertige. Tant de convoitises

nous traversent que l'emprise est totale, si ce n'est totalitaire. Le marché nous invite à ces réjouissances, mais nous sommes prévenus : le moindre bout de pudding en notre possession constitue à lui seul la preuve du contraire : notre dépossession.

*

Ce qu'il faut ici rappeler est que le *travail*, par-delà ses fonctions d'ordre économique, est l'activité par laquelle notre espèce se produit elle-même. Non seulement l'homme travaille, mais il est lui-même produit par son travail. Il produit son monde et ce monde le transforme à son tour. Cela nous signale que sa négation en tant que producteur est une dépossession fondamentale. C'est son essence elle-même qui est proscrite. La théorie de Marx est la révélation du caractère ontologique de ce refoulement.

Le terme de « tripalium », instrument de torture sous l'empire romain, nous est bien souvent présenté comme l'origine du terme de « travail ». Nous lui préférions le terme anglais de « travel » puisque le travail consiste bien à « traverser » certaines difficultés pour produire quelque chose. Ainsi redéfini, le travail n'est plus réduit à ces rapports de production que nous lui connaissons dans le capitalisme. Il redevient le moyen de produire un monde toujours plus humain.

Cependant nos exploiteurs n'approuvent pas cette proposition. De leur point de vue, le travail est un coût qu'il s'agit de réduire. Quant aux travailleurs, éléments subalternes du procès de production, ils en mesurent les stocks. Nous sommes une quantité qu'il faut gérer, de préférence à flux tendus. C'est ainsi que le travail se retourne contre nous. Il n'a plus aucun sens. Il génère des pathologies par centaines, jusqu'à la forclusion et le suicide. Ce n'est plus *le travail*, mais précisément son contraire : *le tripalium*.

Dans le capitalisme, notre statut est celui du *travailleur libre sur le marché*. De quelle liberté s'agit-il quand cette institution atteint son paroxysme en qualifiant de « libre » le travail effectué dans des camps ? *Arbeit macht frei*. Nous affirmons qu'une telle menace est plus que jamais d'actualité. Ce mode de production est en phase terminale. La tendance est à la baisse du taux de profit. L'augmentation du taux d'exploitation est son ultime recours.

*

En ces conditions, le corps social ne reste pas sans réactions. Il prend conscience de sa situation et s'organise en vue de la transformer. Le retour du refoulé emprunte alors les formes les plus diverses : grèves, révoltes, insurrections, etc. L'intensité de la lutte des classes est une réponse à la mesure du taux d'exploita-

tion. C'est plus encore le refus radical de la dépossession des moyens de production. De tels symptômes commandent notre engagement révolutionnaire.

A un premier niveau, nos luttes sont réformistes. Nous revendiquons la baisse du temps de travail et l'augmentation des salaires : un peu plus de jus de pudding. Cette forme de lutte emprunte un protocole fondé sur le « dialogue social » avec nos exploiteurs. Le rapport de force est ainsi pacifié, euphémisé, sans réelle perspective de changement. Ce n'est là qu'une danse macabre autour du taux d'exploitation. Le quotidien de la lutte des classes.

Le second niveau est révolutionnaire. C'est un conflit direct, sans protocole ni revendications, puisque tout nous appartient. Nous prenons en main les moyens de production et supprimons le pudding sous toutes ses formes. Il faut ici rappeler que notre force de travail est le pudding de tous les puddings. Son abolition en tant que telle entraîne l'abolition de tous les puddings. C'est alors la chute des costards, la fermeture du casino mondial : la fête révolutionnaire.

Ces considérations nous signalent que la révolution est un processus au long cours. Il n'y a pas de « grand soir », mais une lutte pluriséculaire, succession d'avancées et de reculs dont l'enjeu est la transformation du

mode de production. La fête révolutionnaire n'est que la conclusion de ce processus. C'est le moment où la lutte des classes trouve enfin sa résolution politique. De nouveaux rapports sociaux sont alors ratifiés. Le vieux monde tombe en ruines. La vie reprend son cours sur de nouvelles bases.

*

Pour l'heure, l'envers du décor est l'asile, le monde interlope, le pénitencier. Les structures malthusiennes du marché en constituent la cause : certains n'ont pas accès aux puddings de toute première nécessité. Ils vagabondent dans la jungle des villes, des puddings plein la tête. Nous sommes tous menacés d'une telle exclusion, la doctrine libérale se réclamant d'une imposture d'ordre anthropologique : le *darwinisme social*.

Le grand œuvre de Darwin, *La filiation de l'homme*, nous dit précisément le contraire : concernant notre espèce, la sélection naturelle a sélectionné ce qui s'oppose à la sélection naturelle : l'entraide, la solidarité, la coopération. Nous sommes des êtres hypersociaux. Nous prenons soin des plus fragiles. Notre histoire est celle du passage de nature à culture, de barbarie à civilisation. Cette évolution est actuellement contrainte par la logique du capital : la guerre économique.

Le *darwinisme social* est la basse besogne intellectuelle de Spencer et de ses successeurs. Il sert à justifier la doctrine libérale : le laisser-faire économique, les inégalités sociales, le colonialisme et ses dérives de hiérarchisation raciale, jusqu'à l'eugénisme. Nous pensons au contraire que la société ne relève pas d'une sélection naturelle, mais de rapports sociaux historiques, lesquels rapports restent toujours ouverts à la transformation par la praxis révolutionnaire.

En termes anthropologiques, nous sommes devant le franchissement d'un seuil qualitatif : l'institution démocratique de la production. Instruits par la lecture de Marx et de Darwin, nous avons la conviction que la démocratie pleine et entière est seule à même de circonscrire la catastrophe en cours. Cette institution sera le moment d'une révision générale de la division du travail. Nos rapports sociaux s'en trouveront transformés. Nous redonnerons enfin du sens à nos activités productives.

*

Quelques siècles d'histoire nous auront démontré que le pudding est une mauvaise *idée* : seule une classe privilégiée y trouve son *intérêt*. Mais l'heure approche où la *devise* de Benjamin Franklin n'aura plus aucun sens : « Remember that time is jus de pudding ». Nous

dirons plus sûrement que le temps se caractérise par sa liquidité plus ou moins grande. Son trafic se confond au cours de l'histoire.

Cependant cette illusion est encore active. Le temps est finalement l'ultime pudding. Temps de travail pour les uns, tant de jouissances pour les autres. Un temps qui s'épuise avant même de passer, absorbé par les prix du marché, sans plus aucun rapport avec le monde réel. Ce temps-là est en phase terminale. Nous vivons à présent ses ultimes soubresauts. C'est une course contre la montre, contre l'effondrement, contre la guerre totale.

Les temps présents font résonner la formule de Marx sur la répétition de l'histoire : de grands événements surgissent une première fois comme *tragédie*, une seconde fois comme *farce*. Nos années 30 s'annoncent comme la réplique du siècle précédent. Nous observons le retour en force du fascisme, de l'autoritarisme et de la guerre. Le côté *farce* nous vient des orateurs qui en appellent à une telle politique : leurs discours sont absurdes, leurs figures sont grotesques. Mais leur furie peut engendrer les pires atrocités.

De telles menaces trouvent leurs explications dans la crise globale du capitalisme. Tant que nos colères ne trouvent pas d'issue émancipatrice, nous courons le risque aveugle de la répression à balles réelles. Il n'y a

pas de *point Godwin*, pas d'exagération à craindre les camps et la dictature. Ce monde peut advenir à brève échéance. Il est déjà là dans son beau costard. Il rugit dans les médias. Il ne fait qu'attiser la folie meurtrière, jusqu'au génocide.

*

L'alternative est le *communisme* au sens où nous l'entendons : la démocratie radicale, non seulement dans le régime politique, mais aussi et surtout dans la production. Nous sommes déjà saisis de frénésie révolutionnaire, mais sachons rester lucides : il s'agit de s'organiser pour affronter les exigences de notre époque. Il n'y pas de temps à perdre, pas de concession, pas de compromission. La lutte contre la barbarie est simultanément la lutte pour instituer le communisme. Nous avons rendez-vous avec Marx.

LA RECETTE SANS PUDDING

La recette sans pudding relève d'une longue préparation des ingrédients révolutionnaires. Il s'agit d'éplucher les apparences idéologiques en hachant menu les arguments bourgeois. C'est un long travail, et des plus fastidieux, mais qui nous rassemble autour de la table. La parole se libère, les discussions s'animent. Nous partageons nos expériences et prenons conscience de l'entreprise du pudding sur nos existences.

Durant cette phase préparatoire, les premiers éléments théoriques apparaissent en surface sous formes de grumeaux encore très grossiers, mais bien souvent très prometteurs. La prudence est alors de mise car ces éléments ne sont encore que des *idées*. Il y manque les expériences concrètes à travers lesquelles nous tirons les leçons de nos échecs : potage épicé au gaz lacrymo, crème fouettée par les c.r.s, tord-boyaux répressif au tribunal de l'injustice.

Ces apprentissages nous permettent de pétrir la praxis dans la pâte sociale. L'huile de coude est alors requise en grande quantité pour décomposer les grumeaux dans la sauce théorique. Les *idées* bouillonnent à petit feu au

fond de la marmite. C'est l'effervescence dans les bols de soupe et les fonds de casseroles. Quelques bulles remontent en surface, plus ou moins lumineuses. Elles éclatent au grand jour.

A ce stade de la lutte, nous récupérons toutes les épluchures : les poubelles de l'histoire en sont pleines. Ce n'est encore qu'une soupe à la grimace, mais préparée avec amour. Notre auberge espagnole est chargée des plus belles promesses. Le monde à venir est ouvert à tous les changements, toutes les révolutions, y compris la seule qui soit désirable : le communisme. Le jour viendra où nous aurons de la brioche.

*

La grande difficulté consiste à construire l'unité populaire par-delà toutes les différences. Le mouvement social est protéiforme, mais il doit vomir toutes ses illusions réformistes, dégueuler toutes ses bourdieuseries victimaires et dégobiller sa fâcheuse tendance au culte du chef. Ce n'est pas une mince affaire, mais telles sont les exigences du monde sans pudding. Rien de bon ne peut advenir si chacun en conserve le moindre morceau. Il nous faut cartographier le champ de bataille pour bien positionner nos barricades. Cela revient à débusquer les chefs-cuistots des syndicats et des partis, mais aussi des sciences sociales.

La lutte se fractionne en différentes phases qu'il s'agit d'identifier le plus clairement possible. C'est une alternance très asymétrique entre la guerre de position et la guerre de mouvement. Il y a donc de longues périodes durant lesquelles la colère populaire est en train de mijoter à feu doux, suivies de moments plus décisifs, voire révolutionnaires, qu'il s'agit de saisir à feu vif. Il est donc nécessaire de s'organiser pour synchroniser nos actions durant chaque séquence.

La guerre de position peut durer longtemps. C'est le calme plat dans les arrière-cuisines, du moins en apparence. Quelques tirs sporadiques font siffler la cocotte, mais sans grandes conséquences. Nous lisons la glose révolutionnaire, partageons nos savoirs, préparons la recette sans pudding. Nous observons ce qui se passe dans le théâtre institutionnel, dans l'ingénierie culturelle des médias, dans les couloirs feutrés de l'officialité. Nous sommes satisfaits de constater que tous ces bourgeois nous prennent pour des cakes.

La guerre de mouvement est un surgissement plus ou moins prévisible, notamment dans son ampleur. Le conflit est soudain porté à ébullition, bien souvent du fait d'une réforme limitant notre accès aux puddings. Tant de moutarde nous monte au nez que l'affrontement est inévitable. D'un côté les fourchettes, de l'autre les matraques. C'est le moment où l'histoire s'accélère, et où

le bourgeois révèle son vrai visage, celui d'un convive aux appétits les plus féroces. Nous connaissons fort bien cette classe sociale et ses mauvaises manières. Nous ne pouvons tolérer plus longtemps un tel irrespect des arts de la table.

*

Il serait présomptueux d'avancer telle ou telle stratégie nous donnant accès à la prise de pouvoir. Quelques plans sont déjà sur la table, mais ne peuvent pas anticiper toutes les péripéties de la lutte des classes. Faudra-t-il en passer par l'abjecte cuisine institutionnelle ou par la violence à coups de pelle à tarte ? Nul ne peut le prédire. Tant d'événements peuvent surgir qu'il faut se tenir prêt aux circonstances les plus imprévisibles. Notre seule certitude est que la bourgeoisie est capable des pires exactions. Elle considère comme légitimes toutes les formes de violence qu'elle exerce.

De notre côté, nous devons rassembler la totalité des revendications qui émanent de notre classe sociale, à commencer par celles qui nous parviennent des plus opprimés. Une certaine « noblesse ouvrière », du fait de son savoir-faire dans l'art d'accorder les restes, a quelquefois manqué à ce devoir. La conjoncture présente en porte les stigmates. De très grandes avancées dans les institutions du salariat ne peuvent pas occulter

les discriminations qui persistent à l'intérieur de notre classe. De tels manquements nous fragilisent encore dans la période actuelle.

Notre position est donc claire sur ce point : seule une politique inclusive nous rendra plus forts et permettra de poser les fondations de la démocratie à la sauce populaire. C'est ainsi que nous pourrons anticiper les décisions que nous aurons à prendre au moment de notre victoire sur la bourgeoisie. Si notre colère est un plat qui se mange froid, bien assaisonné par la théorie, cela doit nous conduire à préparer le menu et dresser la table du communisme.

La recette sans pudding est un gueuleton des plus copieux. Nous le garnirons d'ingrédients révolutionnaires : velouté de citoyenneté, terrine de travail libre, gratin monétaire, fricassée constitutionnelle, garnitures d'institutions nouvelles, coulis de cerises émancipatrices, tartes à la crème anarchiste, etc. Nous arroserons ces réjouissances d'un ruissellement de richesses désormais collectives.

*

Le plat d'entrée est une mise en bouche très jubilatoire. C'est l'extension de la citoyenneté aux champs de l'économie et de la production à travers l'attribution

d'un statut de producteur à tous les majeurs résidant sur le territoire. Ce statut nous posera comme titulaires d'un droit politique au salaire, d'un droit de propriété d'usage des moyens de production et d'un droit de participer à toutes les prises de décisions dans les assemblées délibératives. Cela signifie que nous pourrons remercier nos maîtres-chanteurs, dans la sphère du privé comme dans celle du public.

Le plat de résistance est l'institution d'une caisse des salaires comme seule institution habilitée à créer et détruire la monnaie. Cette caisse versera nos salaires au début de chaque mois. Nous déciderons quels biens et services porteront un prix et veillerons à ce que la somme de tous les salaires corresponde à la somme de tous les prix. Nous pourrons alors dépenser nos salaires dans les lieux de distribution de ces biens et services. Toute cette monnaie retournera à la caisse des salaires pour être détruite. Un nouveau cycle pourra commencer dès le début du mois suivant.

Le dessert est un passage initiatique : du travail subordonné au travail libre. Nous prenons collectivement toutes les décisions relatives à la production, non seulement dans les unités de production, mais aussi à plus grande échelle : commune, département, région, etc. Nous sommes les travailleurs librement associés, adultes et responsables. Enfin débarrassés des managers, nous

pouvons travailler comme nous l'entendons. Il n'y a plus de marché, plus de concurrence, plus d'exploitation. Nous avons simplement supprimé le capital, au lieu de le taxer.

Quant au digestif, il nous réunit pour savourer tous les bienfaits du monde sans pudding, notamment le passage de la monnaie-dette à la monnaie-salaire. C'est alors la joie de constater que nos plans théoriques étaient bien ficelés : la production n'a pas besoin de financement. De même, les entreprises n'ont pas besoin de monnaie. Seule la monnaie-salaire est bien utile pour distribuer les biens et services. Un tel système économique empêche la formation de la plus-value. La production de pudding n'est plus possible.

LE PUDDING.....	9
LA PREUVE.....	39
LA RECETTE SANS PUDDING.....	55

xavier.morin1968@gmail.com